

Que trouver sous les zéros ? Georges Duby et les humanités des millénaires

Luce Des Aulniers

Volume 12, Number 2, Spring 2000

Peur bleue...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1074399ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1074399ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Des Aulniers, L. (2000). Que trouver sous les zéros ? Georges Duby et les humanités des millénaires. *Frontières*, 12(2), 49–54.
<https://doi.org/10.7202/1074399ar>

Article abstract

By means of a comparison, in actual fact non-systematic, yet stimulating, of two periods, Georges Duby dispels the myth of the Year One Thousand, but above all contributes to the understanding of the origin of fears within the history of mentalities. Based on the work *Year 1000 Year 2000, Following the Footsteps of Our Fears*, the components of sources of worry or terror: misery (including famine), the other, epidemics, violence and lastly, the hereafter. In this portrait, the author of the article draws certain links between these fears, often further deepseated under the aegis of earthly and spiritual powers.

QUE TROUVER SOUS LES ZÉROS?

Georges Duby
et les humanités des millénaires

Résumé

C'est par une comparaison, à vrai dire non systématique, mais stimulante, entre deux époques, que l'historien Georges Duby dissipe le mythe de l'an mil, mais surtout contribue à la compréhension de la genèse des peurs dans l'histoire des mentalités. À partir de l'ouvrage *An 1000 An 2000, sur les traces de nos peurs*, sont dégagées les composantes de sources d'inquiétude ou de terreur: la misère (incluant la famine), l'autre, les épidémies, la violence et enfin, l'au-delà. De ce tableau, l'auteure de l'article esquisse certains liens entre ces peurs, souvent rendues plus vivaces sous l'égide des pouvoirs temporels et spirituels.

Mots clés: *historiographie – peurs – millénaires – Moyen Âge – évolution des mentalités*

Abstract

By means of a comparison, in actual fact non-systematic, yet stimulating, of two periods, Georges Duby dispels the myth of the Year One Thousand, but above all contributes to the understanding of the origin of fears within the history of mentalities. Based on the work *Year 1000 Year 2000, Following the Footsteps of Our Fears*, the components of sources of worry or terror: misery (including famine), the other, epidemics, violence and lastly, the hereafter. In this portrait, the author of the article draws certain links between these fears, often further deep-seated under the ægis of earthly and spiritual powers.

Key words: *historiography – fears – millennia – Middle Ages – evolution of mentalities*

**«IL FAUT ESSAYER D'OUBLIER CE QUE NOUS PENSONS ET NOUS METTRE
DANS LA PEAU DES HOMMES D'IL Y A HUIT OU DIX SIÈCLES POUR PÉNÉTRER
DANS LA CIVILISATION DU MOYEN ÂGE, TELLEMENT DIFFÉRENTE
DE LA NÔTRE.»**

– GEORGES DUBY

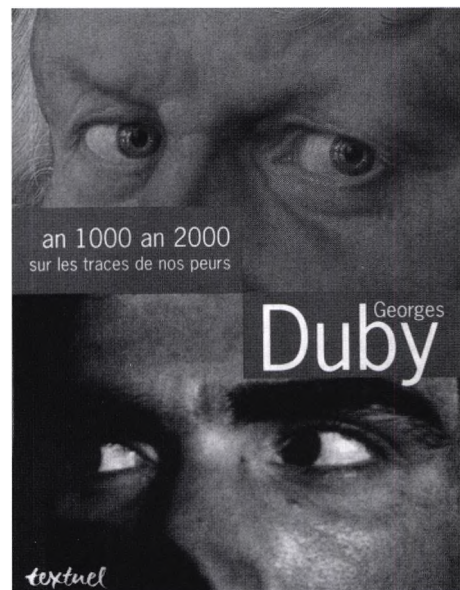
Luce Des Aulniers,

anthropologue, professeure au Département des communications et au Centre d'études sur la mort de l'UQAM.

D'emblée, précisons deux éléments de contexte qui peuvent éclairer notre réception du travail – immense, faut-il le dire¹ – de Georges Duby relativement au tournant du premier millénaire de la chrétienté.

Le premier renvoie à l'intention même de l'historien qui nous aborde ainsi dans son introduction: «À quoi bon écrire l'Histoire, si ce n'est pas pour aider ses contemporains à garder confiance en leur avenir et à aborder mieux armés les difficultés qu'ils rencontrent quotidiennement?» L'intention, à n'en pas douter, s'avère pertinente, dès lors que l'on se préoccupe de l'usage des savoirs. Mais ne risque-t-elle pas d'introduire éventuellement une forme de biais qui pourrait gommer certains traits au profit d'autres? Nous ne pouvons en juger, l'histoire n'étant pas une science exacte et la confrontation des «écoles» n'étant pas le but du présent exercice.

Ce souci d'arrimer son propos aux préoccupations de ses contemporains conduit l'historien à publier en 1995



l'ouvrage *An 1000 An 2000, sur les traces de nos peurs*, lequel a été repris – préface de Jacques Le Goff en plus – dans une édition grand format en 1999². Nous voilà au second préalable. Le pont entre les deux millénaires sert de piste d'envoi pour une analyse qui déborde la temporalité du titre, établie pour la première période sur une durée entre 980 et

1040 environ (p. 15): or, plus de la moitié des exemples proviennent des siècles qui ont suivi. Il se peut bien que le souci de «rassurer» ses lecteurs, alors éventuellement déroutés ou agacés par le catastrophisme médiatique et sectaire, ait prévalu sur la conformité au titre. Peut aussi tout autant s'exprimer une conception non académique de l'histoire, explorant les mentalités et les forces sociales à l'œuvre et jouant par conséquent de souplesse sur les repères temporels.

Dès lors, le va-et-vient entre les deux époques consiste forcément en une démarche comparative, laquelle, à la différence de l'anthropologie, va plus s'attarder sur les écarts³: «Pourquoi, en quoi avons-nous changé?» (p. 25). Et c'est sans doute justement pour répondre à la dynamique inhérente à la question que G. Duby nous entraîne hors du strict cadre de l'an mil.

Le premier point sur lequel l'auteur insiste sera le rapport même au tournant de millénaire. «Il n'y a jamais eu de terreur de l'an mil, du moins nul texte authentique n'en porte le témoignage.» Le mythe aurait été élaboré après-coup⁴. Pour les deux périodes cernant son exploration, G. Duby utilise le terme «inquiétude»: d'une part, «notre société est inquiète. Le fait même qu'elle se tourne résolument vers sa mémoire en est une preuve. [...] Si on se raccroche comme cela à la mémoire des événements ou des grands hommes de notre histoire, c'est aussi pour reprendre confiance. C'est donc qu'une inquiétude, une angoisse, est tapie au fond de nous.» (p. 26). D'autre part, «je suis certain qu'il existait à la fin du premier millénaire une attente permanente, inquiète, de la fin du monde.» (p. 29).

Cela étant, et pour apposer un léger bémol à ce que son préfacier en dit, cet ouvrage ne se consacre pas uniquement aux attitudes face à l'an mil et à l'an deux mille, en tant que telles. Il traite d'un rapport global au monde, en insistant évidemment plus sur la période médiévale, les commentaires sur la période proche pouvant apparaître (et c'est parfois le cas) un tantinet approximatifs à des observateurs plus rompus à l'analyse sociopolitique, par exemple.

Suivons donc la suggestion de l'exergue de nous mettre dans la peau de ces femmes et de ces hommes dont le commun était justement vêtu de peaux de bêtes...

A priori, l'au-delà de ce monde, ou des choses visibles, allait de soi, si bien que les morts continuaient d'exister dans l'invisible. En lien avec cet imaginaire,

toutes les cultures du Moyen Âge, qu'elles soient paysanne, guerrière ou religieuse, partagent un même sentiment d'impuissance à dominer les forces de la nature. En effet, «la colère divine pèse sur le monde et peut se manifester par tel ou tel fléau. Ce qui compte essentiellement, c'est s'assurer la grâce du Ciel. Ce qui explique le pouvoir extraordinaire de l'Église, des serviteurs de Dieu sur terre. [...] Tout le savoir était entre leurs mains. Un monopole exorbitant⁵. [...] [Les médiévaux] étaient convaincus qu'il n'y a pas de cloisons étanches entre le monde réel et le monde surnaturel, qu'il existe toujours des passages entre les deux, et que Dieu se révèle dans ce qu'il a créé, dans la nature, mais également dans la manière dont il a orienté la destinée de l'humanité.» (p. 27-28).

Par conséquent, tout dérèglement de cet ordre transcendant suscitait une inquiétude qui connotait l'éventualité d'une fin de ce monde. Mais cette inquiétude était assortie d'une espérance en un monde meilleur, où la vie serait moins rude et douloureuse.

C'étaient donc, au quotidien, les vicissitudes de l'existence que craignait la population. Les peurs de la misère, de l'autre, des épidémies et de violence tissaient des rapports à l'ici-bas qui étaient accompagnés d'un doute lancinant à propos du sort *post mortem*.

Ce sont donc ces peurs que nous allons tenter d'articuler les unes aux autres, qui, de leur développement jusqu'à nous, qui, de leur fléchissement, en suivant le chemin indiqué par G. Duby.

MISÈRE RÉPANDUE, TOTALE INSÉCURITÉ DU LENDEMAIN

En l'an mil, si l'impuissance face au sort était si bien partagée, c'est peut-être notamment que la misère l'était presque autant. L'archéologie l'atteste, les instruments de bois ne permettaient pas vraiment de tirer son pain du sol. Le peu qui en était soutiré était pratiquement raflé par les exploités, hommes de guerre ou de Dieu. Pourtant, la misère telle que nous la constatons aujourd'hui (en termes d'écart formidable entre les riches et les itinérants, mais l'auteur ne le précise pas) n'avait pas sa place dans une culture de fraternité et de solidarité: «L'homme était inséré dans des groupes, le groupe familial, le groupe du village, la seigneurie, laquelle était un organisme d'exaction, mais aussi de sécurité sociale. Lorsque survenait une famine, le seigneur ouvrait ses greniers pour nourrir les pauvres. [...] Les riches avaient le devoir de donner et le christianisme stimulait ce devoir d'aider les

autres.» (p. 38). On peut ainsi mieux concevoir dans quels rets étaient saisis les serfs, vivant forcément serrés les uns contre les autres, dépendant des riches et des savants (parfois réunis sous un même chapeau) pour leur survie à la fois temporelle et intemporelle.

Cette misère était accentuée par la famine, fléau divin, qui en retour a fait sacrifier le pain et a engendré une culture de la mise en réserve. Cette inquiétude sourd encore de nos jours⁶ en dépit des filets assurentiels (une forme institutionnalisée de mise en réserve) et résonne dans un «marché» du travail où la précarité s'amplifie. Cela dit, les historiens voient les famines de jadis «comme les signes d'un progrès, comme les à-coups du développement, d'un développement fulgurant, mais chaotique.» (p. 56). (Est-ce de chaos dont il s'agit pour les famines contemporaines, ou d'aveuglement à un savoir qui les éviterait?)

Car les deux siècles suivants ayant été emportés par un mouvement de croissance extraordinaire, «c'est dans les faubourgs des villes en croissance, au XIIe siècle, que la misère est apparue» par l'afflux des ruraux. (p. 43). Nous dirions plutôt qu'elle s'est différenciée et disséminée comme corollaire au peuplement, aux migrations, à la diversification de la main-d'œuvre. Cette nouvelle solitude, dès lors que les liens communautaires devenaient moins prévalents, fut à l'origine du développement des institutions charitables et hospitalières et des associations de secours mutuel. Bien plus, «il s'est produit une véritable refondation du christianisme devant les problèmes nouveaux créés par une sorte d'ébullition de la misère.» (p. 43). François d'Assise a alors incarné non pas un christianisme hiérarchique et engoncé dans le rituel liturgique et la bonne conscience, mais un christianisme d'action, lequel, de la fin du XIIe siècle à aujourd'hui, a inspiré une théologie militante. C'est aussi à cette époque de domination masculine que l'Église a imposé la monogamie et l'exogamie, forgeant un cadre stable pour la protection et l'éducation des enfants, le dit cadre ayant éclaté au cours du XXe siècle. (Il faudrait savoir de quoi ont peur nos enfants?)⁷.

Cette société fluide renferme toutefois un revers, celui du rejet progressif du miséreux et du migrant, en nombre croissant; ce migrant, notamment tsigane, déjà harcelé par les militaires, devient lors de la guerre de Cent Ans la figure emblématique de la crainte des pauvres. Et de la peur des pauvres à la peur des autres, il se trouve un pas, vite franchi. Mais cette altérité ne sera pas la seule.

L'AUTRE, À LA FOIS CRAINT ET RÉCUPÉRÉ

Joue sous cette rubrique la mémoire collective peut-être en cette matière plus poreuse que pour les autres sources de peur. En effet, autour de l'an mil était prégnant le souvenir de l'invasion récente ou contemporaine de peuplades pillardes, telles les Vikings (dont les Normands), les Hongrois et les Sarrasins (Musulmans), surgissant du lointain. S'effectue toutefois ce constat, aussi valide pour les hordes de Mongols au XIII^e siècle, à propos des effets imprévus de l'envahissement et surtout, des nécessaires transactions entre les collectivités: «Ces invasions ont estompé les frontières entre le monde païen du Nord et la Chrétienté. Elles ont également détruit ce qui était vermoulu dans les structures de la civilisation franque et ont mis en circulation l'or et l'argent des trésors de l'Église, ce qui a stimulé la croissance économique.» (p. 69).

Face donc à l'infortune première de l'agression étrangère, se sont développés à partir du Xe siècle un processus d'unification de la civilisation européenne, puis celui de sa première et extraordinaire croissance, processus engendrés précisément des transferts de richesses d'un pays à l'autre, par les ravisseurs qui s'installaient à demeure.

Outre ce commerce, un grand vecteur de l'intégration progressive des envahisseurs fut les conversions: «On devenait vraiment participant de la communauté du peuple de Dieu dès que l'on commençait à comprendre quelques bribes de latin et qu'on se mettait à bâtir des églises dans la tradition carolingienne.» (p. 69). La force de l'argument tenait en la minceur de la palette de choix: l'intégration par l'abandon – du moins apparent – des racines religieuses ou la destruction. Le royaume de Dieu sur terre s'élaborait à ce prix et les hérétiques de l'an mil étaient poursuivis par les moines qui les apparentaient aux tumultes apocalyptiques du cosmos.

Un autre facteur de l'effacement des disparités ethniques et culturelles et de l'unification du peuple par la chrétienté fut évidemment les mariages. Ajoutons enfin que de tous côtés, on ne trouvait pas que des fanatiques condamnant les mouvements de population.

Même si le pape et l'empereur représentaient les deux puissances structurantes et si, de fait, la chrétienté latine constituait la communauté significative, «à partir du XIII^e siècle, par l'effet de la croissance matérielle, les États se sont raffermis» (p. 82), avec ce corollaire: les guerres intra-européennes se sont multi-

pliées, ainsi que les nationalismes (on pense à la guerre de Cent Ans, entre Français et Anglais).

Si on revient par là à la question de la peur, on observe que l'étrangeté est crainte non pas tant par la dissemblance avec les coutumes et les langages locaux, mais parce qu'à cette étrangeté s'accole l'agression. Effractions sur les personnes et les biens et menace sur la croyance omniprésente, devenue quasi omnipotente. De là, les habitants en viennent à craindre ce qui est différent, fût-il de son propre pays; la méfiance se projette en accusation de l'autre de porter le péché.

Or, le pire péché, c'est celui que l'on reprochait aux Juifs: avoir tué le Christ. En dépit de la division à ce propos, issue notamment des intellectuels, les croisés, ces chevaliers engagés par l'Église pour défendre les chrétiens opprimés (voir plus bas), ne s'en sont pas tenus qu'aux «infidèles» musulmans. Déjà, au XIII^e siècle, une distinction vestimentaire était imposée aux Juifs. «Pendant longtemps, il y a eu coexistence sans agressivité trop vive. Celle-ci s'est manifestée, avec expulsions et pogroms, à partir du moment où l'expansion économique a commencé à s'essouffler. Les communautés juives, spécialisées dans le commerce de l'argent et pratiquant le prêt à intérêt, passaient pour s'abreuver du sang du peuple. Ainsi à l'époque de la grande peste, au XIV^e siècle, le Juif fut traité comme le responsable du malheur.» (p. 74).

En parallèle à ces déchirements, l'Europe, en pleine progression démographique, débordait vers les autres pays. Cette Europe de l'an mil, en s'élançant vers les civilisations du sud, byzantine et islamique, s'est nourrie de leurs richesses. Ainsi, «le développement intellectuel et technique de l'Europe au XII^e siècle se fonde sur ce que les conquérants chrétiens ont trouvé dans les bibliothèques arabes de Tolède ou de Palerme⁸. Or, le Vieux Continent du XX^e siècle affronte l'inversion: la peur qui étreignait alors les pays conquis se déverse maintenant aux portes de la riche Europe, grinçantes devant les demandeurs d'asile.

En revenant encore au premier millénaire, il appert que l'autre prenait aussi la figure de quiconque ne pouvait supporter l'encadrement, voire l'enfermement social. Certains de ces marginaux, comme ceux qui se retiraient dans les forêts, lieux d'indépendance et de liberté, tels aussi les ermites, détenaient cependant un statut ambivalent: à la fois décriés et consultés pour leur courageuse retraite afin (bien sûr) d'expier leurs

péchés. De leur côté, les fous et les vieillards n'étaient pas relégués, participant de la connaissance des choses invisibles. Comme quoi ce qui tourmente – l'invisible – peut être concilié par ce qui se tient hors du commun. En d'autres termes, une peur peut être atténuée à sa source même – l'étrange – si derrière elle se profile un inconnu bien plus considérable.

DES ÉPIDÉMIES RAVAGEUSES

S'il est un visible insupportable, c'est bien la maladie issue de mauvaises conditions d'hygiène⁹ et de carences alimentaires, tel le mal des ardents ou le feu de St-Antoine, objet des chroniques de l'an mil, ladite épidémie disparaissant avec l'endurcissement immunitaire. «Des épidémies, donc, des morts, beaucoup de morts, pendant quelques jours ou quelques mois, mais on ne peut pas parler de catastrophes sanitaires avant le XIV^e siècle.» (p. 96).

C'est alors que la grande peste, la peste noire imposa sa lugubre contagion, contre laquelle les Européens ne savaient se défendre. Catastrophe issue de la croissance, ses parasites (puces et rats) empruntaient la route asiatique de la soie. D'Avignon, l'été 1348 vit succomber environ le tiers de la population européenne. «Rien n'est comparable [...], sauf peut-être l'invasion mongole ou le sida dans un pays d'Afrique noire.» (p. 101). Contrairement à cette dernière pandémie, il a fallu une cinquantaine d'années avant que les organismes humains ne développent des anticorps.

Cette endémie récurrente jusque vers 1400 s'est traduite au plan culturel par le motif des danses macabres et un imaginaire obsédé par la mort, ainsi que des personnifications hideuses de la peste; au plan économique, par une hausse générale du niveau de vie, moins de vivants se partageant les richesses; au plan social, par un resserrement de la solidarité.

Une idée de l'effroi nous est pourtant donnée dans le «déchaînement de violence contre ceux qui apparaissaient comme les instruments d'un Dieu vengeur qui fouettait ses créatures en lançant sur elles la maladie.» (p. 102). Les Juifs pour lesquels on a évoqué plus haut le rôle de bouc émissaire, ainsi que les lépreux ont cristallisé les peurs du temps. La lèpre¹⁰, plus répartie que la peste dans toutes les couches sociales, inspirait une terreur sacrée: «Les hommes de ce temps étaient persuadés que sur le corps se reflète la pourriture de l'âme» (p. 110). Elle symbolisait la déviance sexuelle et justifiait de ce fait

l'enfermement. Bien plus, comme on croyait – et bien à tort – d'après Hippocrate, que l'air était infecté de miasmes dont il fallait se purifier, on allumait des feux de rue qui n'étaient pas sans dramatiser encore plus le sentiment d'être cerné par l'incontrôlable.

Un autre mode de protection résidait dans les barricades citadines contre tout voyageur susceptible d'apporter la corruption.

C'est justement par le statut social d'une maladie de type hécatombe que l'on a rapproché le sida de la lèpre, le premier dont on peut toutefois se prémunir efficacement, dépendamment des barrages culturels et des arrières-scènes mentales de risque. «Je crois bien d'avantage à un élan de générosité, d'entraide collective devant le sida que devant la misère matérielle. *Dans l'inquiétude, un certain nombre de tabous tombent.* Encore qu'apparaissent sournoisement des réflexes d'autodéfense, de repli, de peur du malade, le désir pervers de mettre à l'écart.»¹¹ (p. 110: soulignés de l'auteure).

Si les tabous s'évaporent, n'en reste pas moins l'émergence de confusions sur ce qui est à craindre et la peur de la violence en offre de nos jours un exemple.

DÉCHAÎNEMENTS ÉVITABLES?

«La plus grande violence est celle de la guerre et de la mort.»(p. 113). Et si la peur de la mort, constitutive des sociétés, non symbolisée, amplifiée, ne conduisait pas à la violence sur l'autre? Voyons de plus près cette assertion.

La violence s'abat au quotidien dans la société médiévale: hormis ce qui a été souligné des invasions étrangères, la brutalité était au XIe et XIIe siècles le lot de bandes de jeunes chevaliers, nobles contraints de survivre en rançonnant les villages. Or, là encore, la cause plus ou moins directe de cette violence était d'ordre économique, dans la peur de perdre ou de manquer: la noblesse craignant l'émiettement de la terre, elle ne mariait qu'un seul garçon, laissant les autres courir l'aventure ravageuse. Autre figure diabolisée, c'est l'Église, pivot social, qui endiguera ce désordre vers un ordre moins sauvage, du moins apparemment: aider Dieu à maintenir la paix, parce que «la paix est un reflet sur la Terre de la Jérusalem céleste, de l'ordre parfait qui règne dans le Ciel.» (p. 124). Comment? Par la guerre sacrée aux ennemis du Christ, dans les contrées à convertir par la force. On s'appuyait ainsi sur la peur de l'autre. L'Église dut pour ce faire notamment atténuer la rudesse d'un simulacre de guerre, les

joutes entre cohues hurlantes et les tournois aux enjeux cruels. Avec le concours des princes, l'Église édicta des règles pour contenir la violence dans des moments et des espaces délimités. L'exutoire de la peur de la vengeance était trouvé. «On le voit bien dans certaines régions d'Afrique ou d'Asie aujourd'hui, dès qu'une force militaire n'est plus encadrée par une force politique efficace, elle tend à devenir dévastatrice.» (p. 121).

C'est ainsi que de brigands, les chevaliers devinrent des petits rois, au XIIe siècle, en ce sens que l'épée bénie, ils recevaient des rois «lieutenants de Dieu sur Terre» (p. 124) la mission d'employer leur arme pour faire régner la justice. C'est ainsi que «l'Église a joué un rôle pacificateur, en menaçant ceux qui troublaient la paix d'être punis dans l'au-delà, en sacralsant le métier militaire, en imposant aux guerriers une morale de dévouement, en transformant la chevalerie en un ordre quasi religieux.» (p. 124).

Par ailleurs, la capacité d'autodéfense de la paysannerie fut encore mise à dure épreuve: «Avec le passage d'une économie agraire à une économie monétaire, la richesse est devenue peu à peu plus fluide. On partageait plus facilement l'héritage, et la restriction au mariage des hommes s'atténua. À partir du XIIIe siècle, la violence est moins diffuse, mais elle prend une autre forme, celle de la guerre entre les États qui se sont renforcés. Le risque que faisait courir la chevalerie est alors remplacé par celui des routiers, des compagnies de mercenaires constituées de marginaux, de fortes équipes réunies sous le commandement d'un capitaine qui traitait avec les chefs d'État, s'engageant au prix fort pour telle ou telle expédition militaire. Ces gens-là combattaient à pied, et non pas à l'épée, mais avec des armes ignobles, des piques et des haches. Ces professionnels de la guerre étaient extrêmement efficaces, particulièrement dangereux pour le peuple quand ils étaient au chômage: ils vivaient sur le pays, le dévastaient. Ils sont apparus à leur tour comme des agents du diable. L'Église les a condamnés, pourchassés comme des hérétiques, mais les Princes ne pouvaient se passer d'eux et ils ont submergé la France pendant la guerre de Cent Ans. Cependant les violences de la guerre étaient infiniment moins destructrices que nos conflits contemporains.» (p. 121).

Quant à la criminalité pour laquelle il est difficile de faire une histoire avant le XIVe siècle, «elle semble relativement basse par rapport à celle qui sévit dans

les grandes métropoles modernes. Les gens étaient violents, se battaient entre eux, mais commettaient moins de vols qu'on aurait pu le croire [...] Quand on considère cette société dans son ensemble, on la voit beaucoup moins convulsive que la nôtre, *moins travaillée par le trouble intérieur* qui engendre la criminalité.» (p. 127-128: soulignés de l'auteure).

Les violences sexuelles auraient été limitées par l'organisation de la prostitution, dans une société qui comptait beaucoup de célibataires. Pourtant certains groupes institutionnalisés de jeunes hommes pouvaient s'en prendre à des femmes marginalisées, comme «un rite majeur» (p. 128). On peut imaginer la peur qu'éprouvaient les femmes, puisque le mari avait le droit de les battre, voire de les tuer, en cas d'adultère. D'ailleurs, «la brutalité, la sauvagerie de cette civilisation se révèlent dans la manière de punir les crimes. Le châtement doit être spectaculaire. La peine de mort est en fait rarement appliquée, elle ne frappe qu'un petit nombre de délits. D'ordinaire, on s'arrange en payant des amendes. Mais quand elle est appliquée, c'est en public et avec déploiement.» (p. 133). Peur de la violence et peur de la mort se joignent ainsi dans une détermination féroce à se donner l'impression qu'on les dominerait.

Un lieu de protection existait toutefois sous forme d'enclos autour des églises, appelés «cimetières». À une époque où ils n'étaient pas encore le champ de repos des morts, on pouvait s'y réfugier sous une croix et même y construire¹².

QU'EST-CE QUI DÉTERMINE LA PEUR DE LA MORT?

Puisque comme on l'a souligné déjà, la frontière entre l'inconnaissable et l'ici-bas était très ténue, la mort se vivait comme un passage vers un autre monde où on détenait une relative assurance de survie en attendant la fin des temps et la résurrection des morts. De la sorte, on était aussi sûr de la disparition de l'espèce humaine que de la présence des morts parmi elle: ces derniers, associés à la vie quotidienne et aux fêtes, sont aussi «évoqués constamment dans les lieux de prière par ces communautés monastiques dont l'une des fonctions est précisément de servir les morts.» (p. 139).

Ce qui à la fois facilitait ce passage et en conditionnait l'issue, c'est tout le cérémonial l'entourant. (Évidemment, la proportion de morts violentes devait forcément rogner sur ce cérémonial et la crainte de leur survenue pouvait sans

doute rendre encore plus désirable ce type de mort dite familière). Voici donc comment agissaient la croyance et la solidarité – encore elle – imbriquées l'une à l'autre, selon une mise en scène (plus ou moins élaborée) que les habitués des études sur la mort connaissent bien¹³.

«Au Moyen Âge, au contraire [de nous et de notre évacuation – dominante – de la mort et des morts], toute la famille, la maisonnée, les serviteurs, les vassaux, tout le monde se réunit autour de celui qui va mourir. Le mourant doit faire un certain nombre de gestes, se dépouiller, distribuer entre ceux qu'il aime tous les objets qui lui ont appartenu. Il doit aussi témoigner de ses dernières volontés, exhorter ceux qui survivent à se conduire mieux, et évidemment subir tous les rites qui l'aideront à occuper dans l'au-delà une situation qui ne soit pas trop désagréable. Le corps du défunt est ensuite l'objet de soins très attentifs. On l'expose quelque temps sur un lit de parade que l'on transporte ensuite à l'église. Et à l'intérieur même de l'église, pendant la veillée funèbre, se déroule un dernier rite, à mon avis tout à fait expressif de la solidarité qui unit à ce moment-là les vivants et les morts: un banquet. Tous les gens de la famille et du pays sont invités à se réunir autour d'une table que préside celui dont l'âme est partie ailleurs. Les pauvres des environs sont rassemblés et on leur sert à manger; ils bénéficient une dernière fois de la générosité du mort.» (p. 140).

Si de fait, la conception de l'infini pouvait apaiser, en revanche, la peur du châtement dans l'au-delà tourmentait les humains de ce temps. Aussi l'art religieux reflétait obstinément les châtements qui attendaient les pécheurs et en regard desquels les tortures imposées aux criminels pouvaient paraître légères: flammes, monstres, tortionnaires, tout l'imaginaire concernant les autres sources de peur s'agrégeait autour de la peur de l'enfer. De la sorte, pécher devenait en soi une menace et on tentait tant bien que mal de s'en préserver par des prières, des pénitences, des talismans. Les fautes commises étaient lavées par le rite de la confession et de la pénitence, sans toutefois faire disparaître l'enfer, auquel d'ailleurs n'échappaient pas les nantis, comme le suggère l'iconographie des danses macabres, en guise de critique sociale des iniquités terrestres.

C'est donc pour atténuer l'ampleur de cette éventualité qu'a été inventé à la fin du XIIe siècle le purgatoire, en lien avec le développement du commerce et de la comptabilité. Par l'idée de com-

pensation pour les actes de bonté des vivants, s'est instauré un marché en faveur de l'allègement de la peine purgée dans l'au-delà¹⁴. Au XVIe siècle, cette peur de l'au-delà proche et lointain fut d'une certaine manière doublée par ce que l'on sait de la peur d'une cause incontournable – ou presque – de mort, la peste. On l'a dit, ce triomphe de la mort, au plan événementiel, se représente artistiquement sous les thèmes du cadavre et du macabre.

Cette appréhension des peines éternelles promises par un Dieu vengeur, ce trouble relatif à une force du mal seraient encore actives de nos jours, même chez les intellectuels. On peut vérifier cette forme d'inquiétude et donc de quête, «par le succès extraordinaire remporté dans notre société par les charlatans qui vendent toutes sortes de talismans pour essayer de vaincre l'adversité, de prévoir l'avenir, de se défendre contre les forces mauvaises. Le succès de ceux qui proposent de vous guérir, des maladies du corps ou de celles de l'âme, me fait penser que la peur de l'invisible reste assez profondément implantée dans nos tripes. [...] À mesure que la connaissance s'étend, nous prenons de plus en plus conscience qu'il existe des choses inconnaissables. *Beaucoup de maladies de l'âme viennent certainement de ce sentiment d'impuissance des hommes face à leur destin.*» (p. 146: soulignés de l'auteure). Bien plus, «la perte contemporaine du sentiment religieux a fait de la mort une épreuve terrifiante, une bascule dans les ténèbres et dans l'inconnaissable.» (p. 137)¹⁵.

Si on se situe maintenant et finalement, dans un rapport global au temps, il faut souligner que les humains d'alors avaient le sentiment du dépérissement des choses, de l'effondrement des civilisations, de la même manière qu'ils cherchaient à prédire l'avenir. En effet, les astronomes du XIIIe siècle avaient déterminé très précisément la longueur du méridien terrestre, ce qui facilitait le repérage des planètes et partant, l'astrologie. «Ce qu'ils voyaient du ciel, le mouvement régulier des astres, était l'image de ce qu'il y avait de plus proche du plan divin d'organisation. Ce qui les terrifiait, c'était quand à l'intérieur de cet ordre parfait, se produisaient des accidents: une comète par exemple, ou une éclipse un peu prolongée. [...] [C'était] la preuve que le Ciel était mécontent, que quelque chose s'annonçait, ou bien une invite à être plus respectueux des ordres divins.» (p. 152).

À la différence de nos contemporains, ils ignoraient qu'une espèce peut

s'éteindre brusquement, ce que nous savons d'une part avec l'étude de la disparition des dinosaures et d'autre part, avec la potentialité destructrice de la bombe atomique. À la limite, nous aurions des motifs d'être plus inquiets qu'ils ne l'étaient, d'autant que nous ne maîtrisons pas totalement, loin s'en faut, le déferlement des forces de la nature, pas plus que le poids même de notre planète: «Quand on entend dire aujourd'hui que la croissance démographique est telle, que dans quelques décennies, la Terre ne pourra plus nourrir les hommes, beaucoup se demandent ce qu'il adviendra de l'espèce humaine.» (p. 156).

QUE RETENIR?

L'induction de certaines «lois» sur la peur reste à faire, une fois l'ouvrage refermé. Quelques unes ont été hasardées, au fil du texte. N'en restent pas moins certains constats.

En premier lieu est démontré comment la possession, le partage et la distribution de la terre agit dans la dynamique originaire de la peur: c'est sur le rapport à la terre et à sa domination, et partant, à ses habitants, que s'arc-boutent tant de phénomènes qui sont source de terreur: la guerre, la violence.

Toutefois, entre aussi bien dans la dynamique constitutive de la peur cette «pulsion» de domination des êtres, au plan symbolique. Cette peur existe bien sûr comme un ingrédient du rapport à l'inconnu (l'autre pôle en étant le désir de mieux le connaître); c'est donc en appuyant sur la polarité de l'appréhension qu'on manipule la peur et que l'on peut par conséquent l'amplifier et la ramifier. Aussi l'art du pouvoir tient-il beaucoup de l'art de jouer sur la peur.

On décèle également des stratégies de défense à la fois contre ce qui cause la peur et contre ce sentiment si bien partagé: la première, événementielle, tient dans le resserrement du groupe humain, dans une époque et en des lieux où la valeur cardinale n'est pas tant l'individu que la nécessité de survie du groupe devant les calamités, et ce, même au prix de l'oppression du premier. À n'en pas douter, la peur de la solitude ne frappait pas trop les humains de jadis... Ou si c'était le cas, c'est de l'opprobre social qui y était accolé.

Une seconde stratégie tient en l'invention de rituels conjuratoires.

La troisième stratégie tient en la mise en place de puissants dispositifs pour reléguer la peur et peut-être pour la refouler bien profondément: il s'agit de monter d'un cran dans le totalitarisme de la signification pour l'expérience

humaine. On l'a vu, on peut substituer la peur du démon (une part de l'invisible) à la peur de l'autre, peut-être en passant par une étape de démonisation (ou de visibilisation) de divers «objets»: l'étranger, le pestiféré, le Juif...

Évidemment, qui sait jouer de la suprême peur, celle associant violence, altérité, altération physique et parfois misère matérielle ou affective, à savoir la peur de la mort, peut sans doute faire de sa vie sur terre un (apparent) paradis.

À la lecture de ce somptueux ouvrage et en conformité avec le texte, le lecteur peut dépasser l'intention de l'auteur et comprendre autant pourquoi nous avons peur que pour quels motifs ces peurs se seraient déplacées ou atténuées. Nous avons certes changé, mais nos peurs, beaucoup moins qu'on peut l'estimer au premier regard.

Notes

- 1 Georges DUBY peut être considéré comme un médiéviste constant, dont la méthode fait repère, à partir de sa thèse de 1953 sur *La société aux XIe et XIIe siècles dans la région mâconnaise*. Il a de plus mis en valeur le dynamisme de la société de l'an mil dans la plus grande partie de l'Europe chrétienne occidentale, cet élan étant moindre et/ou plus tardif en Europe centrale et orientale, dans *L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval*, 1961. Déjà, en 1967, dans *L'An Mil* (Juliard), il en souligne la rareté des sources, et parmi elles, la présence de sources narratives, à l'usage des lettrés – des gens d'Église – pour qui l'Histoire, c'est découvrir la volonté divine. Partant, il souligne le caractère historisant de son objet même de recherche: «Ce qui différencie le plus nettement la civilisation européenne des autres, c'est qu'elle est foncièrement historisante, elle se conçoit comme étant en marche, l'homme d'Occident a le sentiment qu'il progresse vers le futur et, par là, il est tout naturellement amené à regarder vers le passé. Le christianisme, qui a imprégné fondamentalement la société médiévale, est une religion de l'Histoire.» (p. 27). [À noter: l'équivalence de l'Occident à l'Europe...]
- 2 Georges DUBY, *An 1000 an 2000, sur les traces de nos peurs*, Paris, Les Éditions Textuel, 1995, 142 pages, et 1999, 159 pages, préface de J. LE GOFF. Cet ouvrage a été réalisé à partir d'une série d'entretiens menés par Michel Faure et François Clauss, publiés dans *l'Express* et diffusés sur Europe 1 en mars 1994 et complétés avec Fabienne Waks. Iconographie d'Anne Soto et graphisme d'Agnès Talcott-Boulmer. Les deux éditions reprennent sensiblement les mêmes illustrations, fouillées et remarquables, à cette différence que la première présente des photos contemporaines et que la seconde – grand format – le fait dans un graphisme élaboré, constituant un véritable ouvrage d'art.

Étant donné que le présent article ne porte que sur une oeuvre, celle de 1999, les nombreux renvois de pages sont effectués dans le texte et non en notes.

- 3 Laquelle anthropologie part généralement des deux, les similitudes et les différences. Par ailleurs, l'historien Michel Vovelle (comme l'anthropologue L.-V. Thomas) affirme la nécessité de développer une anthropologie historique et pour l'histoire, de la teinter d'anthropologie, valorisant alors explicitement la nécessaire complémentarité des deux méthodes. (Conférence au Musée des Beaux Arts de Montréal, autour de l'exposition d'Andrés Serrano, nov. 1994)
- 4 On trouve dans la préface de J. LE GOFF ces mentions, relevées chez plusieurs historiens, comme quoi le passage du premier millénaire n'aurait pas été aussi catastrophiste qu'on a bien pu le croire depuis le XVIe siècle et avec le XIXe siècle devenu champion des terreurs de l'an mil. C'est que, en premier lieu, à partir de l'Apocalypse de Saint-Jean (chap. XX), Saint Augustin avait souligné que le terme «mil» désignait un nombre infini d'années et non mille années solaires. Ensuite, – et conséquemment – le chiffre zéro ayant été introduit au XIIIe siècle en Occident, puis le calcul en siècles et en millénaire devenant l'usage seulement au XVIe siècle, le caractère impressionnant des années finissant par 00 ou 000 ne fut acquis qu'alors.
- 5 Monopole qui fut tout de même source «d'hérésies» et de déviations brutalement combattues par l'Église. «Ce qui se produisait surtout, c'étaient des mouvements de résistance ou de révolte à l'égard de l'institution ecclésiastique. Et c'est en cela que les hérésies, qui étaient présentées sous un aspect tout à fait négatif, sont elles aussi le signe de la vitalité de cette époque, où fermentait, irrépressible, la liberté de penser.» (p. 151).
- 6 Voir l'entretien avec Isabelle LASVERGNAS-GRÉMY dans le présent numéro.
- 7 Voir notamment Bruno BETTELHEIM, *La forteresse vide* et *Psychanalyse des contes de fées*. Nos recherches préliminaires indiquent que hormis la littérature pédopsychiatrique et relativement à la peur de la mort des parents, il existe peu d'études sur les peurs très contemporaines des enfants.
- 8 Et G. DUBY de continuer: «Les Arabes, eux, avaient recueilli l'héritage de la science et de la philosophie grecques, que les Romains avaient négligé, et c'est dans leurs livres que les Européens ont découvert Euclide, Aristote, la médecine, la logique, l'astronomie, Ptolémée. Ils se sont jetés sur ce trésor comme nous nous jetons sur certains produits de la culture américaine. *L'Europe était alors assez vigoureuse pour créer sa propre culture avec ce qui venait d'ailleurs.*» (p. 85: les soulignés sont de l'auteur).
- 9 «Il y a eu progrès dans l'hygiène au XIVe siècle, par suite de l'élévation du niveau de vie lorsque l'habitude s'est prise de porter du linge de corps. Des chemises qui se lavent. Mais il y avait la vermine. Difficile de s'en protéger! Toute une faune

parasitaire cohabitait avec l'espèce humaine et cet écosystème hommes-bêtes favorisait la contagion.» (p. 107).

- 10 La lèpre, alors intraitable, représentait une catégorie nosographique pour toutes les maladies cutanées.
- 11 On peut se demander si la concentration des malades atteints de sida, encore plus que pour ceux atteints de cancer(?), par souci d'efficacité dans la dispensation des soins, surtout en proximité de mort, viendrait étayer cet argument d'un désir social plus ou moins conscient.
- 12 Voir J.-D. URBAIN, *L'Archipel des morts (Le sentiment de la mort et les dérivés de la mémoire dans les cimetières d'Occident)*, Paris, Plon, 1989.
- 13 Voir les ouvrages essentiels suivants: P. ARIÈS, *Essai sur l'histoire de la mort en Occident: du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1977. R. BRISSON, *La mort au Québec, Dossier exploratoire, Rapports et Mémoires du Célat*, no 12, Québec, 1988. M. VOVELLE, *La mort et l'Occident: de 1300 à nos jours*, Paris, Gallimard, 1983.
- 14 Voir à ce propos infra, ouvrages de Jean DELUMEAU et autres.
- 15 Cet avancé demande à être nuancé notamment à l'aide des travaux de Louis-Vincent THOMAS, dont, *La mort en question. Traces de morts, mort des traces*, Paris, L'Harmattan, Coll. Nouvelles Études Anthropologiques, 1991.